

L'orientation de l'autel : histoire et théologie

Père Martin Reinecke¹

I - Introduction

Depuis les années 20, mais surtout depuis la réforme liturgique qui a suivi le second concile du Vatican, la place du célébrant à l'autel lors de la célébration de la sainte Eucharistie est devenue une pomme de discorde. La *celebratio versus populum* était de plus en plus fréquemment réclamée, et elle est aujourd'hui devenue presque exclusivement la règle.

A l'origine de cette exigence, il y a le fait que, au début de ce siècle, on pensait que, lors de la célébration eucharistique dans l'Eglise primitive, le célébrant se trouvait derrière l'autel, tourné vers le peuple, comme l'aurait été le Christ lors de la Cène. Ainsi que cela a été démontré par la suite, les tenants de la *celebratio versus populum* commettaient une erreur historique. Ils étaient convaincus de reprendre la tradition de l'Eglise originelle ou primitive. Ce n'est que plus tard que l'on a donné un fondement théologique à cette nouvelle orientation de la célébration : il s'agissait prétendument de redonner à la célébration eucharistique le caractère de repas, que l'on avait oublié. Pourtant, nos connaissances historiques montrent que, dans l'histoire de l'Eglise, la *celebratio versus populum* n'est attestée nulle part. Bien au contraire, on a considéré très tôt comme essentiel que le prêtre et le peuple se tournent ensemble vers le Seigneur. Cette orientation vers l'est de la célébration eucharistique apparaît comme un signe eschatologique qui tient une place importante dans la vie de l'Eglise depuis ses tout débuts.

A l'appui de cette thèse, nous démontrerons, dans la première partie de cet exposé, qu'à l'origine le prêtre et le peuple se tournaient ensemble vers le Seigneur, en nous appuyant sur des témoignages archéologiques - que nous pourrions cependant arrêter au Ve siècle environ dans la mesure où, du point de vue qui nous intéresse, la période ultérieure n'apporte aucun élément nouveau². Puis, dans la seconde partie de notre exposé, nous essaierons d'analyser la teneur théologique des constatations historiques. Nous tenterons de voir pourquoi, lors de la célébration de l'Eucharistie, le prêtre et le peuple étaient tournés dans la même direction et nous verrons, ce faisant, que cette orientation commune ne relevait pas d'une nécessité pratique mais qu'elle découlait bien plutôt d'une conception théologique : la sainte Eucharistie constitue les prémices de la liturgie céleste ainsi que la participation anticipée à celle-ci.

II- Aperçu historique : l'orientation vers l'est de l'église, du célébrant et des fidèles

Ainsi que nous le verrons plus en détail ultérieurement, la prière (privée) faite vers l'est exprime extérieurement l'orientation intérieure de l'âme qui, pendant la prière, se tourne vers le Christ à venir

¹ Conférence donnée lors du 1er colloque du C.I.E.L., Versailles – Gap, du 4 au 6 octobre 1995.

² Il ne peut s'agir ici que d'un aperçu sommaire qui n'a aucune prétention à l'exhaustivité.

et, par lui, vers le Père, cette orientation étant fréquemment marquée par une croix. Rapidement, cette orientation de la prière privée a déterminé la direction dans laquelle on a construit les églises ainsi que la place du prêtre et des fidèles pendant la messe³. Comme nous ne pouvons, par manque de temps, entrer dans les détails ni approfondir des exemples particuliers, nous devons nous contenter de donner quelques idées fondamentales sur ces sujets. Nous commencerons par la disposition des participants à la Cène, puis nous aborderons brièvement la question de l'orientation des différents types d'églises, et enfin nous traiterons de la place du prêtre et des fidèles au cours de la liturgie.

A - La Cène et la célébration de l'Eucharistie dans l'Eglise primitive

A l'origine, la discussion relative à l'orientation de la célébration a été déclenchée par l'idée que l'on se faisait du "plan de table" au moment de la Cène. Martin Luther disait déjà à ce sujet : " Mais, dans la véritable messe entre vrais chrétiens, l'autel ne devrait pas rester tel qu'il est et le prêtre devrait se tourner vers le peuple, comme l'a sans doute fait le Christ lors de la Cène. Mais cela peut attendre."⁴ Indépendamment du fait que, lors de la Cène, il n'y avait pas de "peuple", cette conception d'un face à face contredit la disposition adoptée à table dans l'Antiquité. " Quant à l'idée que l'Eucharistie pour être un repas devrait impliquer un tête à tête des participants, c'est une naïveté des modernes. Dans tous les repas de l'Antiquité, aussi bien juifs ou païens, on ne se faisait jamais face,... pour la simple raison que tous les participants étaient installés du côté convexe d'une table en sigma, le côté concave étant réservé au va-et-vient des domestiques éventuels!..."⁵.

Les tables que l'on utilisait alors étaient rondes ou en forme de sigma (semi-circulaires) ; dans le demi-cercle postérieur se trouvait fréquemment un banc ou une banquette en sigma sur lequel - ou laquelle - les participants étaient assis - ou couchés. La place d'honneur, celle du maître de maison, n'était alors pas au centre mais *in cornu dextro*, à l'extrémité droite de la table.

Nous retrouvons régulièrement cette disposition dans les représentations de "cènes" et ce, jusqu'au Moyen-Age⁶. Jésus est toujours assis ou étendu au côté droit de la table (pour l'observateur, devant et à gauche). C'est ainsi que le montre la représentation (probablement) la plus ancienne de la Cène dans l'église Sant' Apollinare Nuovo de Ravenne (vers 520). Ce n'est que plus tard que la table sera en partie tournée de sorte que le Christ - toujours *in cornu dextro* - se trouve alors au centre de la salle. A partir du XIIIe siècle environ, on voit s'imposer un nouveau type de

³ Cf. en particulier à ce sujet : O. NUSSBAUM, *Der Standort des Liturgen am christlichen Altar vor dem Jahr 1000*, 2 vol. Bonn 1965 ; M. METZGER, "La Place des liturges à l'autel", in : *Recherches religieuses* 45 (1971), pp. 113-145 ; K. GAMBER, *Liturgie und Kirchenbau*, Regensburg 1976 ; K. GAMBER, *Tournés vers le Seigneur*, Le Barroux 1993 ; C. VOGEL, "L'Orientation vers l'est du célébrant et des fidèles pendant la célébration eucharistique", in : *L'Orient Syrien*, 1964, pp. 3 sq.

⁴ M. LUTHER, *Deutsche Messe und Ordnung des Gottesdienstes*, 1526.

⁵ Louis BOYER, "Postface pour l'édition française", in : K. Gamber, *op. cit.* p. 67.

⁶ Cf. K. WESSEL, *Abendmahl und Apostelkommunion*, Recklinghausen, 1964 ; K. GAMBER : *Domus Ecclesiae*, Regensburg, 1968, pp. 86 sq.

représentation : Jésus est assis en arrière d'une table (désormais rectangulaire dans la plupart des cas), au milieu des apôtres, ce qui apparaît effectivement comme une *celebratio versus populum*.

Dans les premiers temps de l'Eglise, en imitation de la Cène, on a maintenu la même disposition pendant la célébration de l'Eucharistie, aussi longtemps que le permettait le nombre relativement limité des membres de la communauté. Ainsi, au témoignage du Nouveau Testament, "c'est à la maison (que les premiers chrétiens) faisaient la fraction du pain" (Ac 2,46). Et l'on peut être sûr que, à cette occasion et comme lors de la Cène, les fidèles étaient assis à une table en sigma, celui qui présidait étant installé *in cornu dextro*.

1 - Les *domus Ecclesiae*

On appelait *domus ecclesiae* (églises domestiques) les salles dans lesquelles se réunissaient, pour le culte, les relativement petites communautés : ce terme apparaît pour la première fois dans un sermon sur la lecture du Livre de l'Exode pendant la veillée pascale, qui aurait été écrit par Nicéte de Rémésiana (Y vers 420)⁷.

Sans doute faut-il voir dans ce terme d'"église domestique" ou "maison de la communauté" (de Dieu) une petite "église", par opposition aux grandes basiliques : il s'agissait soit d'une salle dans une maison, soit de petites églises construites exprès pour le culte divin. Dans tout l'empire, les liturgies étaient célébrées tant dans les *domus ecclesiae* que dans les vastes basiliques. C'est dans les églises domestiques que se réunissaient les chrétiens lorsqu'ils ne participaient pas à l'Eucharistie épiscopale ; mais on en trouve également dans des agglomérations qui ne possédaient pas d'évêque. En ce sens, on pourrait les qualifier d'"ancêtres" de nos paroisses actuelles. Ces salles mesuraient en moyenne 7x12 m. La plus ancienne *domus ecclesiae* que l'on connaisse date de l'an 232 et a été retrouvée à Doura-Europos, petite ville sur la frontière partho-romaine. Manifestement, une cloison a été abattue entre deux petites pièces pour former une salle de 5x12,5 m. Il se peut qu'il s'agisse de la demeure d'un riche membre de la communauté qui, une fois effectués les travaux nécessaires, l'aurait mise à la disposition de la communauté pour la célébration du culte. Les lieux de culte affectés au baptême et à l'Eucharistie sont tous orientés ouest-est. Semblablement, les églises construites alors - dès l'époque pré-constantinienne - sont elles aussi orientées vers l'est⁸.

Au XXe siècle, toute une série d'églises domestiques ont été découvertes, surtout dans la région des Alpes et celle du Danube. Elles correspondent toutes aux descriptions indiquées. Au cours des trois à quatre premiers siècles, on y a adopté la même disposition des participants à l'Eucharistie, en imitation fidèle de la Cène. Au milieu de la salle relativement petite, mais parfois aussi dans sa partie est ou ouest, on trouve toujours une banquette en sigma de 5 à 7 m de diamètre, dont il sera à nouveau question au chapitre suivant.

⁷ K. GAMBER, *Weitere Sermonen ad competentes I*, Regensburg, 1965, pp. 115-119. On trouve ce terme dans le *Sermo* 22,6.

⁸ Cf. RORDORFF, "Was wissen wir über die Gottesdiensträume in vorkonstantinischer Zeit?" in : *Zeitschrift für Neutestamentliche Wissenschaft* 55 (1964), pp. 122-128.

A mesure que se développaient les communautés - ce qui a été le cas assez tôt -, il est devenu impossible à tous les membres de la communauté de se réunir dans une maison ; on en vint donc à prendre les repas en plusieurs communautés (cf. Ac 2,46). Dans ses épîtres, saint Ignace d'Antioche (Y vers 110) mentionne des conflits entre ces différentes communautés, et parfois même de véritables schismes⁹. Aussi exhorte-t-il : "Quant à l'assemblée de la communauté, que nul n'agisse sans l'évêque. Seule est légitime l'Eucharistie célébrée sous la présidence de l'évêque ou de celui qu'il en a chargé... Il n'est pas permis, en l'absence de l'évêque, de baptiser ou de célébrer l'agapè"¹⁰. Peut-être prévoyait-on aussi, dans de nombreux cas, plusieurs tables, ce à quoi il est fait allusion dans Ac 6,2 à propos du choix de diacres : une table était réservée au clergé, d'autres étaient destinées aux hommes et aux femmes. A cette époque, on ne peut pas dire que l'orientation à l'est fût la règle, il fallait s'adapter à l'agencement et à l'orientation des salles existantes.

Lorsque, les communautés croissant, il ne fut plus suffisant d'avoir plusieurs tables, on se rassembla dans des maisons qui comportaient une grande salle. Il n'y avait plus alors que la table de l'évêque et de ses presbytres, alors que la communauté se tenait debout devant la table pendant la célébration. On trouve cette disposition des participants à l'Eucharistie dans la *Disdascalia Apostolorum*, qui date du IIIe siècle¹¹.

La disposition de la table (en forme de sigma) dans le réfectoire de certains anciens monastères peut donner une idée de la façon dont étaient disposées les tables dans les églises domestiques¹¹. On en trouve un exemple particulièrement beau dans le réfectoire de la Grande Lawra, sur le mont Athos, où le dirigeant du monastère siège à une table en sigma qui est surélevée de la hauteur de trois marches et se trouve dans l'abside. On peut supposer que la disposition était la même dans les églises doubles dont nous avons parlé précédemment. On mentionnera encore le *triclinium* (salle à manger) de Léon III, au Latran, qui comportait également¹² absides avec des tables et des *accubita*, ainsi que le "*triclinium* des dix-neuf divans", dans le palais impérial de Constantinople.

2 - Le banc et la table en sigma

Autrefois, on appelait souvent ce banc le "banc du clergé"¹³, ce qui ne saurait s'appliquer à l'Eglise primitive : d'une part, les petites communautés rurales ne comportaient pas tant de clercs, qui auraient alors été aussi nombreux, sinon plus, que les "laïcs" ; d'autre part, il n'y aurait pas eu, dans de nombreuses églises, suffisamment de place pour le "peuple". Il nous faut donc lui trouver une autre utilisation.

⁹ Cf. IGNATIUS, *Magn.* 7,1.

¹⁰ Cf. IGNATIUS, *Smyrn.* 8.

¹¹ Cf. K. GAMBER, "Die frühchristliche Hauskirche nach Didascalia Apostolorum" II,57,1-58,6, in : *Studia Patristica X*, Berlin 1970, pp. 337-344.

¹² O. NUSSBAUM, "Zum Problem der runden und sigmaförmigen Altarplatten", in : *Jahrbuch für Antike und Christentum* 4, 1961, pp. 26-27.

¹³ .E. DYGGVE, "Über die freistehende Klerusbank", in : *Festschrift R. Egger*, Klagenfurt 1952, 41-52.

La continuité constatée dans l'iconographie de la Cène nous amène à penser qu'autrefois, lors de la célébration de l'Eucharistie, la place d'honneur - c'est-à-dire la place du liturge de la célébration - se trouvait du côté gauche de la banquette en sigma entourant une table le plus souvent ronde ou semi-circulaire¹⁴.

Nous pouvons en conclure que la place de l'évêque se trouvait également d'abord *in cornu dextro* et que les membres de la communauté se plaçaient ensuite dans un ordre donné. La table de l'autel était en forme de sigma, mais parfois aussi ronde¹⁵. Ainsi, la partie antérieure restait libre pour le service. On s'en tint à cette forme ancienne tant que les communautés furent très petites. C'était également la disposition prescrite pour la célébration de la pâque.

A partir du IV^e siècle, dans les petites églises (par exemple à Silchester et à Aquilée), ces bancs étaient souvent disposés s'ouvrant vers l'ouest. Pour la consécration, la prière étant alors dite en se tournant vers l'est, les fidèles ne pouvaient alors pas rester à leur place (ce qui était peut-être le cas précédemment). C'est pourquoi non seulement ils se levaient mais il se rendaient dans l'espace libre se trouvant devant l'autel, ce qui fait que le célébrant se trouvait directement devant l'autel. C'était la seule façon de se tenir *conversi ad Dominum*. D'après les prescriptions de la didascalie, se tenaient, derrière le prêtre, d'abord les hommes, puis les femmes, formant probablement un demi-cercle ouvert vers l'est, au centre duquel se tenait le prêtre¹⁶.

A mesure du développement des communautés dans ces régions, l'abside en vint à être réservée au clergé ; quant aux fidèles, ils étaient assis le long des murs latéraux de la salle. Ainsi, lors de la consécration, il n'avaient qu'à se lever pour se tourner vers l'est. De cette façon se constituait aussi un demi-cercle ouvert vers l'est.

3 - Les *domus ecclesiae* d'après la *Didascalía Apostolorum*

Dans la *Didascalía Apostolorum*, canon syriaque du début du III^e siècle, mais qui ne nous est conservé que dans des transcriptions postérieures¹⁷, la disposition des participants autour de la table, lors de la célébration eucharistique des premiers chrétiens, joue un rôle important. Dans ses différentes versions, la didascalie donne une idée de l'évolution qui s'est produite de la *domus ecclesiae* (II^e et III^e siècles) à la basilique (IV^e siècle).

A l'époque de la version la plus ancienne, il n'existe manifestement pas encore d'église proprement dite, on se rassemble encore dans la salle à manger d'une maison privée. En outre, selon toutes les apparences, la première version connaît encore la consécration séparée du pain et du calice : on invitera en effet un évêque étranger à dire, à la fin de la célébration, au moins la prière d'action de grâce sur le calice (c. 58,3). Par contre, dans la version plus tardive du IV^e siècle - les

¹⁴ O. NUSSBAUM, *Der Standort des Zelebranten am christlichen Altar vor dem Jahre 1000*, Bonn, 1965, p. 377.

¹⁵ On a trouvé un grand nombre de tables d'autel tant rondes qu'en forme de sigma.

¹⁶ Cf K. GAMBER : *Das Patriarchat Aquileja*, Regensburg, 1987, 31-33

¹⁷ Cf. K GAMBER, *Domus ecclesiae*, Regensburg, 1968, pp. 71-75.

*Constitutiones Apostolorum*¹⁸ -, il est déjà question d'un bâtiment culturel propre, qui doit être plutôt long et orienté vers l'est ; il comporte déjà plusieurs salles annexes (appelées pastophories). La consécration du pain et celle du vin sont regroupées, il n'y a qu'une seule action de grâce sur les deux offrandes.

Du point de vue qui nous intéresse, ce qui est important, ce sont les indications données sur la disposition des participants à la messe qui, dans la première version, font déjà supposer une orientation des prières. L'emplacement réservé aux prêtres se trouve dans la partie à l'est de la pièce : l'évêque siège au milieu, ses prêtres à ses côtés, et les laïcs se trouvent dans l'autre partie de la salle. Les diacres sont chargés de faire régner l'ordre, ils attribuent les places et veillent à ce que chacun se conduise correctement. Ce sont surtout les membres âgés de la communauté qui sont assis dans un ordre strict : les hommes sont devant, les femmes derrière eux. Les jeunes ne peuvent s'asseoir que pour autant qu'il reste des places, sinon ils restent debout. Les enfants sont placés soit avec leurs parents soit, lorsqu'il n'y a pas suffisamment de place, derrière les femmes. Les veuves et les femmes âgées doivent être assises. Les diacres ne doivent autoriser l'entrée qu'aux fidèles, et ils sont chargés de leur attribuer leur place. Un prêtre étranger devra être assis avec les prêtres, et un évêque étranger sera même invité à s'adresser aux fidèles (homélie) ou, comme nous l'avons vu, à prononcer l'action de grâce sur le calice et, ultérieurement, la bénédiction sur le peuple. Lorsque vient une personne de qualité, l'évêque ne s'interrompra pas, les frères le recevront à sa place. On recevra particulièrement bien un pauvre, on lui procurera une place. Si les jeunes ne lui cèdent pas la place, ils devront, par punition, aller se placer derrière, avec les enfants. S'il le faut, l'évêque lui-même cédera sa place, pour ainsi faire honte aux autres.

Une inclusion ultérieure dans le texte syriaque souligne plus encore l'orientation : à l'est sont assis les prêtres avec l'évêque, derrière se trouvent les hommes, puis les femmes, "*ut cum surgitis orantes praepositi surgant primi et post eos viri laici, deinde iterum feminae*". Suit une justification précise de la prière faite vers l'est : "*Nam versus orientem oportet vos orare sicut et scitis quod scriptum est : Date laudem Deo, qui ascendit in caelum caeli ad orientem.*" Cette orientation de la prière qui est ici nettement soulignée déterminera aussi, par la suite, la construction de l'église elle-même vers l'est.

Ce document ne parle pas de table, mais il faut la présumer. Il faut en outre supposer que, au début, l'évêque et les prêtres n'étaient pas seuls à avoir une table, les laïcs en avaient aussi, ainsi que nous l'avons vu précédemment. Ce n'est que plus tard que l'on a renoncé à avoir des tables individuelles (au plus tard après la séparation entre agapè et Eucharistie). Seuls l'évêque et les presbytres conservent leur banc en sigma dans la partie est - ou dans l'abside -, et la table en sigma correspondante devient l'autel, placé plus en avant.

La disposition décrite dans la didascalie correspond exactement à l'agencement de l'*aula* sud de l'église double d'Aquilée, qui date du IV^e siècle et a été découverte au début du XX^e. Le sol de la

¹⁸ Cf. FUNK, *Didascalia et Constitutiones Apostolorum I*, Paderborn, 1905, pp. 158 sq

partie orientale de la salle est entièrement recouvert d'une mosaïque représentant l'histoire de Jonas, ce qui en fait une unité fermée. C'est là que se trouvait le siège de l'évêque et des presbytres. Les laïcs hommes se tenaient dans la deuxième zone, les femmes et les enfants dans la troisième, et il n'y avait probablement pas de sièges dans la dernière. Il est probable que la partie centrale de chacune de ces zones était laissée libre pour ne pas gêner le passage des participants non plus que les allées et venues des diacres. Ainsi, dès le IV^e siècle, l'ordre dans les églises était strictement codifié, l'accent étant particulièrement mis sur l'orientation vers l'est. Ce n'était pas seulement, en l'occurrence, que l'on éprouvât le besoin de faire régner un ordre bien particulier dans les communautés désormais agrandies ; il s'agissait aussi de la conception que l'on avait de l'Eucharistie elle-même. A la cérémonie eucharistique était liée l'attente de la parousie, dont l'expression visible était que les participants à cette cérémonie se tournaient vers l'orient.

4 - De la *domus ecclesiae* à la basilique

Si, en un premier temps, on s'en tint au "plan de table" de la Cène, l'Eucharistie étant célébrée à une ou plusieurs tables, on constate au cours de l'étape suivante, comme nous l'avons noté, que les tables des laïcs disparaissent. La table en sigma, le plus souvent en bois, devient un autel en pierre. Pendant le service divin, le prêtre est debout *ante altare*, ainsi que cela est dit au *De sacramentis* 5,1. Maintenant, les participants au culte sont, comme dans les synagogues, assis sur des bancs disposés le long des côtés du bâtiment ecclésial. Ces bancs représentent une sorte de prolongation du banc en sigma, sur lequel désormais seuls l'évêque et ses presbytres prennent place. L'évolution depuis l'ancienne église domestique est claire mais il s'agit plus, déjà, d'une église dans le sens que ce terme a pris ultérieurement.

A mesure du développement des communautés, il fallut s'adapter aux conditions nouvelles. Les églises devinrent plus grandes ; cependant, on conserva souvent l'ancien banc en sigma avec son dossier, ainsi qu'en témoignent de nombreux exemples. Désormais, il s'agit purement et simplement d'un banc de clercs. Dans la plupart des cas, ce banc se trouve dans un espace bien délimité, séparé par les *cancelli* à partir du Ve siècle environ. L'autel n'est plus placé à l'intérieur de l'espace défini par le banc mais, sans lien visible, un peu en avant. Ce faisant, l'église est divisée d'une façon différente, cette disposition étant en germe dans la précédente, lorsque le célébrant se tenait debout au centre d'un demi-cercle. Il existe désormais une zone un peu surélevée pour les liturges et une autre, plus grande, pour le peuple, qui assiste debout au culte. On ne peut s'asseoir que sur les bancs disposés le long des murs (ce seront surtout les personnes âgées ou malades). L'église orientale a conservé cette disposition jusqu'à nos jours.

Cette évolution ne s'est pas faite en même temps dans tout l'empire. Le changement n'est intervenu que relativement tard - vers le début du Ve siècle - dans les régions éloignées, dans la province. On peut supposer qu'il se soit produit en même temps que la séparation entre agapè et Eucharistie.

Au début, la zone de l'autel est séparée par des barrières en bois (*cancelli*), mais celles-ci sont bientôt construites en pierre. En général, elles supportent 4 à 6 piliers avec une poutre transversale sur laquelle sont fixés des rideaux, ceux-ci restant fermés en dehors du culte mais aussi à certains moments de la messe (canon). Des lampes sont également accrochées à cette pergola. Dans le demi-cercle de l'abside, sous la décoration d'abside, trône maintenant l'évêque sur un siège surélevé, avec autour de lui ses prêtres ; quant aux fidèles, ils sont assis le long des murs - dans les basiliques, ils se tiennent dans les nefs latérales.

Bientôt, l'apparence de l'autel lui-même change à son tour : ce n'est plus simplement une table. Il est souvent surmonté par un baldaquin; il est recouvert de linges précieux qui ont leur origine dans l'ancienne décoration de la table en sigma (*antependium*). Sur l'autel ne se trouvent que le calice, la patène et l'évangélaire, et fréquemment aussi un coffret contenant l'Eucharistie et des reliques.

Si, dans la *domus ecclesiae*, on s'efforçait déjà de choisir une salle orientée ouest-est, les bâtiments destinés à devenir des églises furent bâtis, à plus forte raison, orientés vers l'est. C'est surtout après l'édit de tolérance religieuse de l'empereur Constantin qu'a commencé la grande époque de la construction d'églises. Tant en Orient qu'en Occident, on vit alors s'édifier partout des bâtiments de culte, qui étaient tous orientés, soit que l'abside fût à l'est, soit que l'entrée elle-même fût dans cette direction¹⁹.

Il semble que les églises ayant leur entrée à l'est représentent la forme la plus ancienne (surtout à Rome et en Afrique du Nord). A partir de la fin du IV^e siècle et du début du V^e, elles furent remplacées par des églises dont l'abside était orientée vers l'est²⁰.

C'est ainsi que l'église, de plus en plus, devient bâtiment de culte, l'Eucharistie devient une fête solennelle, à laquelle l'homme assiste en tremblant, elle devient *mysterium tremendum*. Le prêtre célébrant n'est plus le père de famille mais le prêtre sacrificateur, qui est séparé de la masse du peuple pour offrir le sacrifice pour les prières du peuple. Alors qu'auparavant c'était l'aspect de repas qui prédominait à la messe, celui de sacrifice a pris la priorité. Mais c'est la même cérémonie qu'auparavant, dont ces deux aspects sont constitutifs. La forme sous laquelle se célébrait précédemment l'Eucharistie dans les églises domestiques n'était désormais possible que dans le petit cercle des "chrétiens mis à part". Lorsque l'Eglise est devenue "populaire", elle a fait la seule chose possible et juste en déplaçant quelque peu l'accent (du point de vue du rite). Pourtant, dès le début, il était évident que la célébration eucharistique était le service devant Dieu - et cela apparaît désormais mieux dans le rite extérieur.

¹⁹ Cf. NUSSBAUM, op.cit. I, pp. 24-372.

²⁰ En Syrie, ce fut la disposition habituelle des églises dès le début; cf. Nubbaum, op. cit. pp. 395-401.

B - La place de l'autel, du célébrant et du peuple pendant la célébration eucharistique

Venons-en maintenant à la question de la place du célébrant dans ces églises, qui ne comportent plus qu'une table-autel. Se tenait-il devant ou derrière l'autel ? On pourrait penser à première vue que le célébrant se serait rendu directement de sa place, dans l'abside, vers l'arrière de l'autel, pour se trouver ainsi debout *versus populum*.

Pourtant, dès cette époque, il était essentiel, quand on priaient, de se tourner vers le soleil levant, dans lequel on voyait un symbole du Christ montant au ciel et en revenant.

Dans les églises dans lesquelles l'entrée se trouvait à l'est, la lumière du soleil levant, lors de la célébration eucharistique du matin, entraînait dans la basilique par les portes ouvertes. Le célébrant devait se tenir derrière l'autel pour regarder vers l'orient lors du sacrifice. Cependant, le prêtre n'était pas seul à se tourner vers l'orient pour prier : les fidèles, qui se tenaient dans les nefs latérales, se tournaient eux aussi dans cette direction. La liturgie égyptienne de saint Marc les y exhorte expressément : "*Ad orientem adspicite*". Contrairement à ce que l'on affirme souvent, il n'y avait donc pas de face à face entre le prêtre et la communauté. Dans ces basiliques, la communauté réunie pour la célébration eucharistique se tenait en un demi-cercle ouvert vers l'est, et l'évêque (ou le prêtre) célébrant se tenait au sommet de ce demi-cercle. Nous retrouvons ici la même disposition qu'avec le banc en sigma d'autrefois.

Dans les églises dont l'abside était orientée vers l'est, la position du célébrant à l'autel était nécessairement différente. Il se tenait devant l'autel, le dos à l'assemblée, tourné vers l'abside située à l'est. "Ainsi, le prêtre est à la tête du peuple, et non *versus populum*. Toute la communauté forme comme une procession qui, dirigée par le prêtre, s'avance vers l'orient, vers le soleil, à la rencontre du Christ Seigneur, pour offrir à Dieu, avec lui, le sacrifice"²¹. Par ailleurs, il existe aussi des églises dans lesquelles, si l'abside est bien située à l'est, l'autel quant à lui est placé au milieu de la nef. Ce fut surtout le cas en Afrique du Nord et en haute Italie (Ravenne). Dans ce cas, tout l'espace compris entre l'autel et l'abside constituait le *presbyterium*. Quant aux fidèles, comme dans les autres édifices, ils se trouvaient dans les nefs latérales, ce qui correspond aux sièges latéraux des petites églises. Là encore, pendant le saint sacrifice, le célébrant se tenait à l'autel, tourné vers l'orient. Dans ce cas, il ne constitue pas la tête du saint peuple de Dieu mais, comme dans les basiliques ayant leur entrée à l'est, il se trouve au point de convergence d'un large demi-cercle ouvert vers l'est. C'est ainsi que, pour l'époque des premières basiliques, nous pouvons constater deux agencements différents de la position du prêtre et du peuple. Dans les églises dont l'abside se trouve à l'est, l'ensemble de la communauté constitue une procession tournée vers l'orient, avec le prêtre à sa tête. Cette disposition rappelle la dynamique de la colonne du peuple élu dans le désert, et c'est celle qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. Dans les autres églises - soit que l'entrée fût à l'est, soit que l'autel fût au milieu de la nef -, la communauté formait un demi-cercle ouvert vers l'est, le célébrant se trouvant soit au point de convergence, soit au centre de ce demi-cercle. Cette disposition plutôt

²¹ J.A. JUNGMANN, *Liturgie der christlichen Frühzeit*, Fribourg 1967, p. 126.

statique signifie que la communauté s'ouvre au Seigneur, pour le recevoir en son milieu. Elle attend sa venue maintenant, dans l'Eucharistie, mais aussi à la parousie.

III - Théologie : signification théologique de la prière vers l'est

Après avoir étudié l'évolution historique de la salle ecclésiale de l'époque primitive et de l'orientation vers l'est lors de la célébration eucharistique, il convient maintenant de s'interroger sur la raison pour laquelle on donnait tant d'importance, dans l'Eglise primitive, à cette orientation. Nous avons déjà vu, dans la *Didascalia Apostolorum*, la raison la plus fréquemment invoquée pour cette orientation : " Vous priez vers l'orient car vous savez qu'il a été écrit : Louez le Seigneur qui est monté au ciel à l'orient". Outre différentes autres raisons avancées, c'est surtout à l'Ascension de Christ vers l'orient et à son retour attendu de l'orient à la fin des temps que l'on se réfère. Ainsi, la prière vers l'est, en particulier lors de la célébration de l'Eucharistie, apparaît comme un signe eschatologique de la liturgie : la communauté tout entière se tourne vers le Seigneur pour l'attendre et le recevoir, maintenant, dans l'Eucharistie, mais aussi, ensuite, à la parousie.

A - La prière vers l'est et sa justification chez les premiers chrétiens

Par "prier vers l'est", on entend de façon générale "diriger le regard vers l'orient, c'est-à-dire vers la région où tous les jours se lève le soleil, principe de la vie. C'est ainsi que, dans le domaine religieux, l'orientation donne une expression visible à la foi en la présence de la puissance sacrale dans le lieu où l'on se tient"²². En tant que telle, cette orientation de la prière ne se limite au christianisme. On la trouve fréquemment aussi dans des religions non chrétiennes, parfois même aujourd'hui encore. La chrétienté a repris du paganisme cette orientation vers l'est pour sa prière et pour la construction de ses églises, tout en lui donnant un symbolisme différent, fondé sur la Bible. Elle fut désormais considérée d'un point de vue purement christologique. Pour les chrétiens, se tourner vers l'orient pour prier remplaçait la coutume juive de se tourner vers Jérusalem pour prier²³.

Dans la chrétienté primitive, on constate très tôt cette orientation vers l'est pour prier. En Syrie et en Palestine, c'était devenu la coutume dès la fin du Ier siècle. Mais celle-ci se répandit rapidement dans les autres régions. Ainsi, Tertullien (Ÿ après 220) écrit que les chrétiens "prient dans la direction du soleil levant"²⁴. Selon Origène (Ÿ 253), cette orientation vers l'est remonte au Christ lui-même et aux apôtres et relève des mystères divins : "Parmi les coutumes de l'Eglise, il s'en trouve de nombreuses que tous doivent certes observer mais dont tous ne comprennent pas la signification profonde. En effet, tout le monde ne comprendra pas facilement, selon moi, pourquoi... de toutes les régions du ciel, nous faisons toujours et partout nos prières tournés vers l'orient... Si

²² G. LANCZKOWSKI, "Ostung", in : LThK VII, p. 1293.

²³ Cf. A.G. MARTIMORT, *L'Eglise en prière. Introduction à la liturgie*, vol. 1, Paris 1983, p. 191.

²⁴ TERTULLIEN, *Apologeticum* c. 16

nous accomplissons et observons tout cela, c'est que nous l'avons reçu du Souverain Prêtre (le Christ) et de ses fils (les apôtres) qui nous l'ont transmis et confié"²⁵. Augustin (Ý 430) lui-même mentionne l'orientation vers l'est : "Lorsque nous nous levons pour prier, nous nous tournons vers l'orient, là où se lève le ciel. Non pas que Dieu serait là, ayant abandonné les autres régions du monde..., mais pour exhorter l'esprit à s'élever vers une nature supérieure, c'est-à-dire vers Dieu"²⁶. Et Paulin de Nole (Ý 431) qualifie l'orientation de l'abside d'*usitator* (Ep. 32,13). En Orient, surtout en Syrie, on se tournait également vers l'orient pour faire sa prière privée. Sans doute la prière vers l'orient était-elle une coutume commune aux chrétiens et à d'autres religions, mais les chrétiens lui donnèrent une autre justification : c'était avant tout parce que Jésus était monté aux cieux vers l'orient et que l'on attendait son retour dans la même direction ; en outre, on situait le paradis à l'orient. Dölger prouve abondamment que la justification la plus ancienne de cette orientation repose sur l'Ascension du Seigneur vers l'orient et son retour attendu dans cette direction. Ainsi, saint Jean Damascène (Ý 750) écrit de son côté : "Lors de son Ascension, il s'éleva vers l'orient, et c'est dans cette direction que ses apôtres l'adoraient, et c'est ainsi qu'il reviendra, comme ils l'ont vu monter au ciel, ainsi que l'a lui-même dit le Seigneur : "Comme l'éclair parti de l'orient est aussitôt à l'occident, ainsi en sera-t-il du retour du Fils de l'homme". Puisque nous l'attendons, nous prions vers l'orient. C'est une tradition non écrite des apôtres"²⁷. C'est aussi à cette citation de l'évangile de saint Matthieu (24,27) que se réfère le premier canon de la *Doctrina Apostolorum* syriaque, dont la prescription a été reprise dans des textes syriaques plus tardifs : "C'est ainsi que les apôtres ont déterminé que vous prierez tournés vers l'orient car, "comme l'éclair parti de l'orient brille jusqu'à l'occident, ainsi en sera-t-il du retour du Fils de l'homme" afin que, par là, nous reconnaissons et comprenions qu'il apparaîtra soudain de l'orient"²⁸. Ici, la prière vers l'est, qui est justifiée par le retour du Christ à l'orient, apparaît clairement comme une évocation de la parousie.

L'Eglise primitive donnait une autre justification à l'orientation : le paradis était considéré comme se trouvant à l'orient. "Comme les âmes de martyrs (et des saints) montent au paradis vers l'orient, leur archétype, Jésus, monte lui aussi au ciel vers l'orient." De même, " il doit également revenir de l'orient" (Dölger). Tous les écrivains des IV^e et V^e siècles qui sont en rapport avec la liturgie antiochienne soulignent que, si l'on se tourne vers l'orient pour prier, c'est que le paradis se trouve dans cette direction. Ce faisant, le chrétien se souvenait du paradis, son ancienne patrie, qu'il voulait retrouver. Dans l'Eglise occidentale, les anciennes justifications de la prière vers l'orient se sont maintenues jusqu'au Moyen-Age²⁹.

²⁵ ORIGENE, *In numeros homilia* V.1 CVII 25

²⁶ AUGUSTINUS, *De sermone Domini in Monte* II,18; PL 34, p. 1277.

²⁷ Johannes DAMSC., *De fide Orth.* IV,12 ; PG 94, p. 1136.

²⁸ Cité d'après F.J. DÖLGER, op. cit., p. 172.

²⁹ Cf. Saint Thomas D'AQUIN, *S. th.* II, qu. 84, art. 3,3.

B - Le *Sursum corda* et la prière vers l'orient

Dans toutes les liturgies de l'Orient comme de l'Occident, la prière eucharistique est précédée d'un dialogue qui commence en général par une salutation, laquelle s'est conservée sous différentes formes. Cependant, il est une partie du dialogue que l'on retrouve dans tous les cas : c'est l'invitation à élever notre cœur. Dans les rites latins, elle s'exprime ainsi : "*Sursum corda*", "Elevons nos cœurs!" - ou, chez saint Augustin : "*Sursum cor*"³⁰. La réponse à cette invitation est toujours : "Ils sont tournés vers le Seigneur". Quant à la formule "*Gratias agamus Domino Deo nostro*", on en trouve l'origine dans la liturgie juive. Au cours du repas juif, on trouve également une préface dite devant la coupe de bénédiction, qui contient l'invitation : "Bénédissons!"³¹. Dans les synagogues, lors du culte du matin, les bénédictions commencent d'une façon très semblable : " Bénissez Yahweh, le Tout-Glorieux !" ³². Ces invitations à la prière rappellent clairement le *Gratias agamus* qui précède la prière eucharistique chrétienne. Le *Sursum corda*, certainement plus tardif, serait selon Baumstark³³ d'origine grecque. Peut-être a-t-il son origine première chez l'apôtre Paul lui-même : " Si vraiment vous êtes ressuscités avec le Christ, ne recherchez plus que les choses d'en haut ("*quae sursum sunt quaerite*")" (Col 3,1). Si les prières d'offrande eucharistique de la didachè (vers l'an 100) ne connaissent pas encore ce dialogue liminaire, celui-ci apparaît dans les plus anciennes formules de la prière eucharistique, par exemple, déjà, dans l'Eucharistie de saint Hyppolite (Ÿ 235), rédigée vers 215³⁴, ainsi que dans l'anaphore du huitième livre des Constitutions apostoliques, avant la fin du IV^e siècle,³⁵ où on lit en fait : "*Sursum mentem*". Dès lors, cette formule fait partie du fond permanent des liturgies eucharistiques des différents rites. Avec la réponse correspondante, elle constitue une partie de la préface, de l'introduction à la *Prex eucharistica*, ainsi qu'en témoigne déjà Cyprien de Carthage (Ÿ 258) dans son ouvrage *De dominica oratione* (c. 31).

En tant qu'il s'agit d'une invitation à élever le cœur - ou l'esprit - vers le Seigneur, le *Sursum corda* apparaît, dans la liturgie, comme un signe parousial. Le Seigneur, vers qui les fidèles doivent tourner leur attention intérieure, est le *Kyrios* qui a été élevé dans la gloire du Père et qui va apparaître *hic et nunc* d'une façon mystérieuse, lui que les chrétiens attendent à la fin des temps pour que, lorsqu'il viendra, il juge les vivants et les morts.

Cette signification parousiale du *Sursum corda* est particulièrement claire lorsque l'on considère cette exhortation en relation avec l'orientation de la liturgie. L'invitation à la concentration interne était en même temps un appel à manifester visiblement et extérieurement l'attention spirituelle que l'on portait intérieurement vers Dieu. On trouvait déjà cela chez les païens, qui élevaient les bras et les yeux, et plus précisément vers l'orient, ainsi que l'expose en détail

³⁰ Saint AUGUSTIN, *Sermo* 227.

³¹ Ber. VII, 1 ; VIII, 8b ; cf. A. HÄNGGI-I. PAHL, *Prex eucharistica*, 9.

³² Cf. ELBOGEN, *Der jüdische Gottesdienst in seiner geschichtlichen Entwicklung*, Francfort/Main, 2/1931, pp. 16 sq.

³³ Cf. A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée*, Chévetogne, 1940, p. 97.

³⁴ A. HÄNGGI-I. PAHL, op. cit. pp. 80-81.

³⁵ *ibid.*, p. 83.

Dölger³⁶. " On tourne le regard vers Dieu et sa demeure, on lève les yeux au ciel et, ce faisant, on se trouve proche de Dieu. On étend les mains vers le ciel pour symboliser que l'âme elle-même s'est tournée vers le Seigneur"³⁷.

Cette attitude de prière, qui était répandue dans tout le monde méditerranéen, a été reprise par les chrétiens, qui lui ont cependant donné une signification et un contenu différents. Dans ce contexte, la réponse "*Habemus ad Dominum*" ne signifie rien d'autre que : "Nous sommes tournés vers l'orient, vers le Christ, le Seigneur". Ainsi lit-on dans les Actes du martyre des saints Fructueux, Augure et Euloge (c. 2) : "*Fructuosus episcopus respexit ad Dominum et orare coepit intra se.*" Ici encore, il s'agit d'un geste corporel : regarder vers le Seigneur, que vient confirmer la prière du cœur : *l'orare intra se*.

Dans certaines parties de l'Eglise, outre le *Sursum corda*, le dialogue qui précédait la prière eucharistique s'accompagnait d'une invitation spécifique à se tourner vers l'orient. C'est ainsi que, dans le huitième Livre des Constitutions apostoliques (VIII,12,1), le diacre exhortait ainsi les fidèles : "Tenons-nous debout tournés vers le Seigneur". Au deuxième livre de ces Constitutions (57,14), il est déjà question de se lever et de se tourner vers l'orient. On en trouve un autre exemple dans l'anaphore égyptienne de saint Basile³⁸. Au dialogue habituel succède la première partie de la prière de louange (l'hommage au Père), après laquelle le diacre invite d'abord les fidèles à se lever : "*Qui sedetis surgite*". Dans la transition au *Sanctus*, il dit ensuite : "*Ad orientem adspicite*". En Occident, nous ne trouvons pas d'indication aussi claire dans la liturgie proprement dite. Peut-être considérerait-on que le *Sursum corda* était une invitation paroissiale encore plus explicite à regarder vers l'orient. Pourtant, dans de nombreux sermons de saint Augustin, on trouve comme formule finale : "*Conversi ad Dominum*", (suivi par "*oremus*" ou quelque chose de semblable). C'est ainsi que le *Sermo* 141 se termine par les mots : "*Conversi ad Dominum, gratias agamus ei qui vivat in saecula saeculorum.*"

Dans l'Eglise d'Occident, ce n'est cependant que dans la liturgie mozarabe que l'on trouve une invitation au silence et un appel à l'attention, sans cependant qu'il soit précisé qu'il faille se tourner vers l'orient. Dans l'une des rubriques précédant la bénédiction des lumières pendant la vigile pascale, on lit : "*Post haec silentium datur III vicibus*", que suit : "*Equum et justum est...*"³⁹. Le *Sursum corda* répète l'exhortation à être attentif à l'action sacrée qui va suivre. De même, aujourd'hui encore, le dialogue liminaire de l'*Illatio* (préface) de la liturgie mozarabe de la messe est précédé de l'appel du prêtre : "*Aures ad Dominum*", ce à quoi les fidèles répondent : "*Habemus ad Dominum*"⁴⁰. A l'origine, cette invitation - comme toutes les autres monitions - était réservée au diacre.

³⁶ J. DÖLGER, *Sol salutis. Gebet und Gesang im christlichen Altertum*, Münster, 2/1925, pp. 306, 313-314, 318.

³⁷ *Ibid.* p. 316.

³⁸ A. HÄNGGLI PAHL, *op. cit.* pp. 347-357.

³⁹ Cité d'après F.J. DÖLGER, *op. cit.* p. 323, note 1.

⁴⁰ *Missale hispano-mozarabicum. Ordo Missae. Liber offerentium*, Tolède 1991, p. 71.

Si, pendant la prière - et particulièrement pendant l'anaphore - les chrétiens tournaient le regard vers l'orient, ce n'était pas simplement pour manifester qu'ils cherchaient des yeux le *Kyrios* transfiguré dans le ciel, qui reviendra à la fin des jours - c'est le sens donné par les justifications de l'orientation vers l'est ; il s'agissait en même temps d'exprimer la vive attente et le désir ardent que s'accomplît la fin des temps et que fût révélé le Royaume à venir, précisément pendant la célébration de l'Eucharistie. Sans doute faut-il y voir l'influence d'un passage du prophète Ezéchiel (43,1) : "Il me conduisit vers le porche, le porche qui fait face à l'orient, et voici que la gloire du Dieu d'Israël arrivait du côté de l'orient." De même, les chrétiens qui célébraient l'Eucharistie attendaient aussi la venue du Seigneur, comme participant à la sainte célébration. Dans ce sens, la prière faite vers l'orient veut indiquer que le regard est en permanence fixé sur le lieu du Seigneur. Pour reprendre ce que disait Origène, au chapitre 32 de son livre sur la Prière du Seigneur, on peut également dire que cette orientation "symbolise que l'âme tend le regard vers le lever de la vraie lumière", "en attendant le bienheureux objet de notre espérance et la glorieuse manifestation de notre grand Dieu et Sauveur le Christ Jésus"(Tt 2,13).

C'est également dans cette perspective qu'il convient de voir la phrase qui conclut les préfaces et qui fait la transition avec le *Sanctus*. On y trouve presque toujours des expressions qui évoquent la communauté de célébration de l'assemblée terrestre avec la multitude céleste. Les fidèles qui célèbrent l'Eucharistie s'adjoignent aux multitudes célestes pour, avec elles, chanter la louange de Dieu. Alors même qu'elle est encore en pèlerinage sur la terre, l'Eglise, déjà debout à la droite du Christ, est son épouse, en tant qu'elle appartient déjà au mode d'existence céleste. Aussi sa célébration peut-elle déjà être participation à la liturgie de l'au-delà.

C - La Croix, signe eschatologique

Ainsi que nous l'avons vu, très tôt, l'orientation de la prière a été fréquemment marquée par une croix fixée sur le mur est⁴¹. Dans les *Acta Hipparchi, Philotei et sociorum* (martyrs syriens sous Dioclétien), on lit : "Il y avait, dans la maison d'Hipparque, une salle appropriée ; dans celle-ci, il avait peint une croix sur le mur est. C'est là que sept fois par jour, devant la croix, le visage tourné vers l'orient, ils adoraient Jésus-Christ le Seigneur." Dans ce cas, comme dans d'autres exemples semblables, c'est la prière privée que l'on fait tourné vers l'orient.

Mais cette même attitude a dû être adoptée très tôt dans le culte public de l'Eglise. C'est ainsi que, dans les *Canons* de Jacob d'Edesse (vers 640-708), il y a une question pour savoir si un laïc peut pénétrer dans le chœur pour poser une croix au mur. Et, dans ses homélies liturgiques, Narses d'Edesse (Y au début du VI^e siècle) dit que l'autel est richement orné et que sur l'autel sont l'évangile de la vie et le bois adorable (la croix).

⁴¹ E. PETERSON, "Das Kreuz und das Gebet nach Osten", in : du même auteur, *Frühkirche, Judentum und Gnosis*, Fribourg 1959, pp. 13-15. On trouvera également dans cet ouvrage les exemples indiqués dans le texte.

Ces exemples, comme bien d'autres, montrent clairement la relation qui est établie entre la croix et l'orientation de la prière. Cela dit, aucun de ces témoignages n'est antérieur aux Ve et VIe siècles. Pourtant, ils ne semblent pas décrire quelque chose de nouveau mais bien une coutume ancienne et bien ancrée. En réalité, on peut faire remonter cette coutume au IIe siècle et la déduire déjà des *Actes apocryphes* de Pierre et de Paul. Une version ultérieure de ces *Actes* parle d'une croix de lumière apparaissant sur le mur est d'une maison, là où la croix de bois marquait normalement la direction dans laquelle on priait.

Un autre témoin de cette époque est Tertullien. Dans son *Apologeticum* (16,6-8 : CCL 1,115-116), il s'en prend aux païens qui soupçonnaient les chrétiens d'adorer la croix. Tout de suite après, il parle de la prière vers l'orient. On trouve la même affirmation chez Minucius Felix : "Nous n'adorons aucune croix"⁴². Le destinataire de la prière, ce n'est pas la croix en tant que telle ; celle-ci ne fait que donner la direction dans laquelle la prière doit être dite. Mais ce n'est pas non plus un signe quelconque, que l'on pourrait remplacer par un autre. Au contraire, il existe un rapport étroit entre la croix et la signification de l'orientation de la prière.

La croix est le signe qui précède le Fils de l'homme. Ainsi lit-on dans Mt 24,30 : " Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme. Alors aussi se lamenteront toutes les tribus de la terre, et elles verront le Fils de l'homme revenant sur les nuées du ciel avec puissance et grand apparat".

Très tôt, c'est sous ce signe eschatologique que l'on a compris la croix. Dans l'*Apocalypse de Pierre*, rédigée avant 150, le Seigneur parle ainsi : "Ma croix avançant devant ma face, ainsi je viendrai dans la gloire." Et, dans l'*Epistula Apostolorum*, plus tardive, on trouve la promesse que le Christ reviendra comme le soleil à son lever : "Et, précédé de ma croix, je viendrai sur la terre pour juger les vivants et les morts".

Dès la première moitié du IIe siècle, on voyait donc une relation étroite entre la croix et la parousie. La croix apparaîtra dans le ciel comme un signe eschatologique et elle précédera la parousie du Christ. Pour les premiers chrétiens, la croix n'était pas un rappel de la Passion mais un signe du retour du Christ - c'est-à-dire un signe du Christ glorifié. Cette relation entre croix et parousie est restée longtemps vivante. Dans une hymne, Ephrem le Syrien chante : "Lorsque le Christ apparaîtra à l'orient, alors paraîtra devant lui la Croix, comme un étendard devant le *Basileus*. "Ici, Ephrem met en relation tous les éléments que nous avons vus à propos de l'orientation : le retour du Seigneur à l'orient et le signe de la croix qui précédera la parousie. Cyrille de Jérusalem s'exprime de façon identique dans ses *Catéchèses* (13,41 : PG 33, 821 A) : "Avec Jésus, la croix reviendra du ciel ; car le *tropaion* sera porté en avant du *Basileus*". Enfin, saint Jean Chrysostome dit (Hom. in Matth. 54,4 : PG 58,537) : "N'aie donc pas honte d'un si grand bien, afin que le Christ non plus n'aie pas honte de toi lorsqu'il viendra dans sa gloire et lorsqu'apparaîtra son signe devant lui, plus brillant que les rayons du soleil. Oui, alors viendra la croix et, par son apparition, elle

⁴² Minucius FELIX, *Octavius* 29, 6-8 : PL 3,332A.

prêchera tout haut, elle rendra sur toute la terre témoignage pour le Seigneur, et elle montrera qu'il n'a rien négligé de ce qui dépendait de lui."

Considéré en relation avec la prière et la liturgie, le signe de la croix a donc, dès le II^e siècle, une signification eschatologique, qu'il gardera longtemps encore pendant la période patristique.

En résumé, nous pouvons donc dire que, très tôt, les chrétiens se sont tournés vers l'est pour prier. Cette orientation de la prière exprimait d'une manière visible leur espérance dans le retour du Seigneur. Très tôt également (surtout dans la région syrienne), la direction de l'orient a été marquée par une croix placée sur le mur est des salles ou lieux de culte. Cette croix n'était cependant pas un signe quelconque, que n'importe quel autre eût pu remplacer, elle était en relation étroite avec l'orientation de la prière. La croix était alors moins un rappel de la Passion du Seigneur que le signe eschatologique du Fils de l'homme, signe qui précédera immédiatement son retour. Cependant, cette attente de la parousie avait pour fondements la mort victimale historique et la résurrection de Jésus. Tout comme la prière vers l'orient elle-même, cette croix qui en marquait la direction est un signe de l'attente et de l'espérance dans lesquelles on priait : "De même que la prière vers l'est s'explique parce que les premiers chrétiens attendaient la deuxième venue du Christ dans cette direction, la croix qui oriente la prière n'est pas seulement un signe indicateur mais un symbole de la pensée eschatologique des premiers chrétiens... Dans l'orientation de la prière, la croix est une expression vivante de la foi au retour du Christ pour le Jugement"⁴³.

Quant à la croix elle-même, il s'agissait très probablement, au début, d'une simple croix de bois ou encore d'une croix peinte sur le mur. C'est à partir de cette simple croix que se sont développées à la fois la croix d'autel et la croix d'abside - celle-ci fut d'ailleurs longtemps le seul motif de la décoration d'abside, surtout en Syrie et en Mésopotamie. Etant donné que la croix représentait moins un rappel de la Passion qu'un signe eschatologique de la venue du Seigneur dans la gloire, son ornementation est devenue, avec le temps, de plus en plus riche. C'est ainsi qu'elle finit par briller comme *crux gemmata* à la voûte de l'abside, celle-ci représentant la voûte céleste. A titre d'exemples, on peut citer le mausolée de Galla Placidia et l'église Sant' Apollinare in Classe, à Ravenne, Santa Pudenziana et Saint-Paul-hors-les-Murs à Rome et la cathédrale de Monreale. Sur cette croix gemmée, on voit souvent le médaillon du Christ (Sant' Apollinare in Classe) ; au-dessus de la croix (Saint-Paul) ou au-dessous d'elle (Monreale, Santa Pudenziana), on voit le *Pantokrator*. Cela signifie : au-dessus de la croix apparaît le Seigneur, elle précède, comme signe eschatologique, le Seigneur qui vient. Ces décorations d'abside n'évoquaient d'ailleurs pas seulement la parousie à venir mais aussi, dans tous les cas, la parousie présente : au ciel est déjà établi le Royaume que le Christ s'est acquis par la croix ; par la prière et la liturgie, les chrétiens ont déjà part, sur la terre, à ce Royaume, mais en même temps ils l'attendent à l'avenir, lorsqu'ils espèrent y participer pleinement.

⁴³ E. PETERSON, *Frühkirche, Judentum und Gnosis*, Fribourg 1959, pp. 28-30.

L'orientation de la prière et de la liturgie ainsi que le signe de la croix étaient des symboles visibles de l'attente et de l'espérance chrétiennes de la parousie. Cependant, ni l'orientation ni la croix ne sont de simples références à un avenir incertain ; au contraire, au travers de la liturgie, elles font entrer l'avenir dans le présent. La représentation de la croix sur le mur est ou dans l'abside des églises est une anticipation du signe du Fils de l'homme qui paraîtra un jour à la voûte des cieux. Lorsque les chrétiens se tournent vers l'est et regardent la croix, il savent que, dans la sainte liturgie, ils s'avancent déjà à la rencontre du Seigneur qui vient. Et lorsque le mystère de l'Eucharistie est célébré sous la croix parousiale, nous savons que le Christ ne cesse pas de venir, jusqu'au jour où paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme et où le Seigneur viendra pour la parousie finale. C'est ainsi que s'exprime visiblement, dans les symboles liturgiques concrets que sont l'orientation et la croix que l'on regarde, le double sens du *Maranatha* des premiers chrétiens : "Seigneur, venez! maintenant à l'Eucharistie et bientôt à la parousie"⁴⁴.

D - La *majestas Domini*

Si la représentation de la croix dont il a été question au chapitre précédent se trouve surtout dans des églises d'Orient ou dans des régions qui ont été fortement influencées par l'Orient (Ravenne), on trouve fréquemment en Occident un autre type de décoration d'abside : la *majestas Domini*. Elle est particulièrement répandue dans les régions de l'ancien rite gallican mais aussi dans les régions qui utilisaient la liturgie romaine.

Il convient de préciser au préalable que, dans les premiers temps de l'Eglise (c'est-à-dire pendant le premier millénaire), l'agencement de l'église n'était pas laissé à la libre disposition des artistes, ce qui est le plus souvent le cas de nos jours. Même la plus petite église était entièrement peinte : il s'agissait en l'occurrence de représentations "liturgiques", "typiques", si l'on veut. Les thèmes en étaient dans une large mesure fixés. Il s'agissait, à proprement parler, de ce qu'il convient de considérer comme art religieux ; ses lois et ses sujets étaient déterminés par la liturgie et par la conception que l'on avait du culte divin. Cela explique d'ailleurs pourquoi les thèmes sont essentiellement les mêmes en Orient et en Occident.

Dans le cas de la *majestas Domini*, il s'agit de la représentation du Christ trônant dans la gloire - le "Christ en gloire". Fréquemment, le Christ est représenté assis sur un arc-en-ciel, entouré d'une mandorle. On voit à côté de lui les quatre animaux de l'Apocalypse, ou encore quelques anges.

Cette *majestas Domini* est en fait une forme simplifiée d'une représentation plus ancienne que l'on peut encore trouver dans quelques anciennes églises : l'Ascension du Seigneur. Dans le registre inférieur, on voit les douze apôtres avec la Mère de Dieu en leur milieu, tournés vers l'observateur. Marie est représentée les mains levées (l'Orante) : elle est l'image et le *typos* de l'Eglise. Dans le registre supérieur, on voit le Seigneur trônant dans le ciel, entouré d'anges ou des

⁴⁴ Sur tout cet aspect, cf. également : J. RATZINGER, *Fest des Glaubens*, pp. 123, 124-125.

animaux du trône (qui symbolisent les évangélistes) - ou des deux à la fois. C'est une représentation à la fois de l'Ascension du Christ et du Christ élevé et siégeant dans la gloire. On trouve cette représentation tout autant en Orient qu'en Occident⁴⁵.

Il existe une relation étroite entre cette décoration et la prière vers l'est. Le Christ est monté aux cieux vers l'orient et c'est de là qu'il reviendra " escorté de ses anges" (Mt 16,27), tout comme, aux apôtres, il a été "ravi au ciel" (Ac 1,11). C'est lui, "le Tout-Puissant" (Ap 1,8), que prient les fidèles rassemblés pour le sacrifice eucharistique et qui attendent en même temps son retour. Eux-mêmes sont représentés par Marie, en tant que *typos* de l'Eglise (l'Orante), par les apôtres, en tant que fondements de cette Eglise (cf. Ep 2,20), et souvent par des colombes (ou des brebis), en tant que représentant les âmes des fidèles.

Comme nous l'avons dit, la partie supérieure de cette représentation de l'Ascension a été par la suite séparée pour devenir motif isolé. Nous voyons désormais le Seigneur trônant dans le Royaume de l'au-delà ; dans la plupart des cas, il est assis sur un arc-en-ciel, signe de la création et de l'alliance conclue par Dieu avec l'homme, mais il arrive aussi qu'il soit représenté assis sur le globe du monde. En règle générale, il tient l'évangélaire dans sa main gauche et lève la main droite pour bénir. Il est là encore entouré d'anges ou des quatre animaux de l'Apocalypse de saint Jean. On peut considérer cette décoration d'abside comme une caractéristique typique des églises de rite gallican mais aussi de l'Occident en général. On la retrouve fréquemment dans les enluminures occidentales. Les quatre animaux représentent les évangélistes, mais il s'agit aussi d'une anamnèse du mystère du Christ : " Les quatre animaux indiquent la quadruple parole des évangiles et caractérisent les quatre évangélistes, mais aussi les quatre grandes étapes de la venue du Seigneur : l'ange, signe de Matthieu, représente l'incarnation ; le taureau, signe de Luc, la crucifixion ; le lion, signe de Marc, la résurrection ; l'aigle, signe de Jean, l'Ascension"⁴⁶.

Même après l'abolition du rite gallican par Pépin en 754, la *majestas Domini* a été conservée dans la région où avait été pratiqué ce rite et ce, jusqu'à l'époque romane, souvent même jusqu'à l'époque gothique primitive, essentiellement comme décoration d'abside. C'est ce qu'attestent de nombreux exemples, particulièrement en Espagne et dans le Sud-Tyrol.

Dans le rite gallican, à la *majestas Domini* ainsi représentée correspond toute une série de chants de messe. On évoquera en particulier, dans l'ancien rite milanais, l'*Ingressa* de la fête de saint Jean l'Evangéliste (que l'on chantait peut-être aussi, autrefois, en d'autres occasions). Dans le rite romain, elle est évoquée dans l'introït du 1er dimanche après l'Epiphanie : "Sur un trône élevé, j'ai vu siéger un homme que la multitude des anges adore en chantant d'une même voix : "Voici celui dont le pouvoir est éternel". Un autre antiphone du rite gallican chante la victoire du "roi de la seigneurie" sur l'enfer et la mort - c'est ce que l'on appelle le *Canticum triumphale*, qui a été

⁴⁵ En Occident, à Lavaudieu en Auvergne, à Charlieu en Bourgogne, à Moncherrant dans le Jura suisse.

⁴⁶ W. NYSSSEN, *Drei Säulen tragen die Kuppel*, Cologne 1989, p. 327. Il serait souhaitable qu'à l'avenir, lors de la construction d'églises, on se souvienne plus de la disposition typique des églises d'autrefois et que l'on redonne la place qui lui revient à la *majestas Domini* !

conservé jusqu'à notre époque dans ce qui était la région franque : "*Cum rex gloriae Christus infernum debellaturus intraret et chorus angelicus ante faciem ejus portas principum tolli praeciperet, sanctorum populus qui tenebatur in morte captivus voce lacrimabili clamaverat : Advenisti desiderabilis quem expectabamus in tenebris, ut educeres hac nocte vinculatos de claustris : Te nostra vocabant suspiria, te larga requirebant lamenta, tu factus es spes desperatis, magna consolatio in tormentis. Alleluia.*"

La *majestas Domini* décorant l'abside s'inspirait de deux sources : d'une part, le Ps 102, 19-21 : "Yahweh a fixé son trône dans les cieux, par-dessus tout sa royauté domine. Bénissez Yahweh, vous ses anges, ... qui accomplissez sa parole, attentifs au son de sa parole" ; et, d'autre part, la vision d'Ezechiel (1,5-25) : "Sur cette forme de trône... (était assis) un être ayant une apparence humaine... et... je vis quelque chose comme du feu et une lueur tout autour ; l'aspect de cette lueur, tout autour, était comme l'aspect de l'arc qui apparaît dans les nuages, les jours de pluie." La *majestas Domini*, qui nous apparaît donc comme une représentation (simplifiée) de l'Ascension, évoque en fait non pas seulement l'Ascension du Seigneur en tant que telle mais aussi son retour glorieux à la fin des temps, selon les paroles des deux anges : "(Il) en descendra de la même manière que vous l'y avez vu monter" (Ac 1,11). C'est vers lui, le Tout-Puissant - lui qui est dans la souveraineté du Père (cf. Ph 2,11), que les puissances célestes servent et qu'elles adorent en tremblant - que les fidèles rassemblés pour le sacrifice eucharistique tournent leur regard. Dans le même temps, ils attendent la venue du Seigneur dans la célébration de l'Eucharistie et sa glorieuse parousie. Ainsi, la décoration d'abside des églises occidentales primitives - tout comme, précédemment, la croix - apparaît comme un élément parousial de la liturgie, qui donne à l'Eucharistie le caractère d'une cérémonie que l'on célèbre en se tournant vers le Seigneur.

E - Prière vers l'est et caractère sacrificiel de l'Eucharistie

La question de la position du prêtre à l'autel est en outre étroitement liée au caractère sacrificiel de la messe. "Celui qui présente l'offrande se tourne vers celui à qui l'offrande est présentée. Selon la conception des premiers chrétiens, on faisait cela en dirigeant le regard vers l'orient"⁴⁷. C'est ainsi que les églises de la Réforme, dans le même temps qu'elles refusaient à la messe son caractère sacrificiel, exigeaient que "le servant tourne son visage vers le peuple"⁴⁸. Mais, selon la conception catholique (et orientale), dans la messe, le caractère de sacrifice et le caractère de repas sont inséparables, ils ne s'opposent pas; repas et sacrifice sont deux éléments de la même célébration même si, au cours de l'histoire, on n'a pas toujours accordé la même importance à l'expression visible de l'un et de l'autre. Pourtant, la Didachè elle-même (vers 100) présente expressément la "fraction du pain" dominicale comme un sacrifice (XIV,2).

⁴⁷ K. GAMBER, *Ritus modernus*, Regensburg, 1972, p. 27.

⁴⁸ C'est ce que demandait Martin Bucer à Strasbourg ; cf. F. SCHULZ, "Das Mahl der Brüder", in : *Jahrbuch für Liturgik und Hymnologie* 15 (1970), p. 34.

"Selon la conception catholique, la messe est plus qu'une simple communauté de repas en souvenir de Jésus de Nazareth. L'essentiel, ce n'est pas la communauté rassemblée et vécue, bien que cet aspect ne doive pas être négligé (cf. 1 Co 10,17), mais bien le service de cette communauté devant Dieu.

Le point de référence doit toujours être Dieu, et non pas l'homme. C'est également la raison pour laquelle, dès le début, dans la prière, tous se tournaient vers lui, au lieu que le prêtre et la communauté se fissent face. Aussi faut-il maintenant en tirer les conclusions et considérer la célébration *versus populum* comme ce qu'elle est en réalité : une invention et une exigence de Martin Luther"⁴⁹.

IV - Résumé et synthèse

En conclusion de toutes ces considérations, résumons brièvement nos constatations.

Les découvertes archéologiques faites dans les bâtiments ecclésiaux des cinq premiers siècles - que nous n'avons malheureusement pu présenter que de façon schématique - font apparaître clairement que, dès le début, ces bâtiments destinés au culte chrétien étaient construits orientés vers l'est ; même lorsqu'il s'agissait de salles que l'on affectait, dans des maisons particulières, au culte divin, on choisissait si possible une salle orientée ouest-est.

Lors de la célébration de l'Eucharistie, toute la communauté était tournée vers l'orient pour attendre la venue du Christ - actuellement dans la célébration eucharistique et lors de la parousie -, ou encore elle était ordonnée en une grande procession des nations afin d'aller à la rencontre du Seigneur qui vient et de la Jérusalem céleste, à laquelle la communauté participe déjà elle-même dans la liturgie.

Dès les premiers temps, les chrétiens se sont tournés vers l'est pour prier : les deux principales raisons en étaient la conviction que le Christ est monté au ciel vers l'orient et la promesse faite par les anges qu'il reviendra de la même façon. Lorsque les chrétiens se tournent vers l'orient pour prier, ils regardent dans la direction d'où viendra le Seigneur. Le soleil levant est le signe cosmique de la venue du Seigneur, qui est lui-même le vrai soleil de justice.

Depuis l'époque de l'Eglise primitive, les chrétiens ont pris l'habitude de marquer la direction de l'est par une croix, laquelle deviendra par la suite la croix d'autel et la *crux gemmata* de l'abside. Cette croix est le signe eschatologique qui, selon Mt 24,30, précédera le Fils de l'homme lors de sa venue. Lorsque la communauté tout entière se tourne vers la croix qui est à l'est, elle exprime d'une manière visible la façon dont les premiers chrétiens, dans leur prière et lors de la célébration de l'Eucharistie, espéraient et attendaient la parousie.

De même, la décoration d'abside (en Occident) représentant la *majestas Domini*, qui constitue un aspect particulier de la représentation de l'Ascension, souligne l'aspect eschatologique

⁴⁹ K. GAMBER, op. cit. p. 28.

de la sainte célébration. Les fidèles se tournent vers le Seigneur qui siège dans la gloire du Père et qui vient maintenant dans l'Eucharistie, laquelle est prémice et anticipation de sa parousie finale.

Ainsi donc, l'orientation est un signe profondément eschatologique qui appartient aux fondements mêmes de la liturgie chrétienne. Elle est une expression de l'espérance vivante en la venue du Seigneur. Cependant, la perspective de cette venue n'est pas rejetée dans un lointain avenir : par le moyen de la liturgie, l'orientation et les signes qui l'accompagnent actualisent l'événement qui est encore à venir. "Lorsque les chrétiens se tournent vers l'orient pour prier et regardent la croix, ils vont à la rencontre du Christ, et le Christ vient avec son signe à la rencontre des hommes. Dans l'orientation vers l'est, la prière des premiers chrétiens : *Maranatha!* s'exprime visiblement dans sa double signification : "Seigneur, venez dans cette Eucharistie et venez pour votre parousie!"⁵⁰. Aussi peut-on se demander si, sans cette orientation, la célébration de l'Eucharistie ne perd pas une dimension nécessaire, la communauté ne s'ouvrant plus ensemble au Seigneur qui vient mais se refermant sur elle-même en un cercle.

On dira enfin que l'orientation vers l'est, comme nous venons de le voir, est également importante du point de vue du caractère sacrificiel de la messe.

Même si l'homme d'aujourd'hui est souvent moins sensible à l'orientation vers l'est et à la signification du soleil levant, tout le monde devrait cependant être capable de comprendre pourquoi le prêtre et la communauté se tournent dans la même direction pour prier. Encore faudrait-il préciser ce que signifie cette orientation commune. Lorsque nous célébrons la sainte Eucharistie, ce n'est pas dans la direction de l'autel ni même du tabernacle, mais bien dans la direction du Seigneur qui vient. En conséquence, comme au premier millénaire et comme aujourd'hui dans les églises orientales, l'autel devrait se dresser isolé au milieu, "afin qu'on puisse le contourner sans difficulté"⁵¹. En outre, il faudrait que, comme aux temps anciens, il soit recouvert de linges précieux (*antependia*) et, lorsque cela est possible, qu'il soit dominé par un ciboire. On manifesterait ainsi qu'il ne s'agit pas d'une simple table de repas profane mais que là est le lieu "où le plus élevé s'allie au plus bas, où s'unissent le terrestre et le céleste, le visible et l'invisible"⁵².

De plus, afin de renouveler notre conception de la liturgie et de véritablement redécouvrir la prière vers l'est et sa signification, il faudrait régler précisément à quels moments le prêtre se tourne vers l'est et à quels moments il se tourne vers le peuple. A ce sujet, je me permettrai de citer, en guise de conclusion, deux textes qui peuvent donner des indications concrètes sur la façon dont devrait se dérouler la célébration de l'Eucharistie. "Le meilleur moyen d'exprimer le caractère sacrificiel de la messe, c'est de demander que, lors de la prière eucharistique - au cours de laquelle est réalisé le saint sacrifice -, toute l'assemblée se tourne, avec le prêtre, dans la même direction (c.à.d. vers l'est). Par ailleurs, on pourrait faire mieux ressortir le caractère de repas de la messe en

⁵⁰ E. KELLER, *Eucharistie und Parusie*, Fribourg 1989, p. 147.

⁵¹ S. Congr. rituum, Instr., *Inter Oecumenic*, 26 sept. 1964, n° 91.

⁵² GREGOIRE, *Dial.* IV 58; PL 77, pp. 429 sq.

développant le rite de la communion. Inutile de souligner ici que, pour la proclamation de la parole de Dieu, il est nécessaire que le prêtre - ou le lecteur - et la communauté soient face à face"⁵³. "Les dispositions du liturge pourraient être les suivantes : se tourner vers l'assemblée lorsqu'il s'adresse à elle, c'est-à-dire lors des salutations..., lorsqu'il annonce la parole de Dieu et lors de la distribution de la communion ; se tourner vers l'abside pour toutes les prières"⁵⁴.

⁵³ K. GAMBER, op. cit. p. 28.

⁵⁴ M. METZGER, op. cit. p. 143.